

Le Galepin

- BLEU -

n°7 - 1^{er} avril 2018

n°7 – T.O.C.

Sommaire

MICHEL LALET TOC, TOC, TOC	3
MARIO LUCAS I'S VEUL'NT PAS ME L'OUVRI'... LA PORTE!	13
ROGER WALLET LE VIEUX OPINEL	14
NADINE FOUCHET LA PEUR DU TROU	17
SYLVIE VAN PRAËT LA VIE S'EFFACE	19

Pierre-Étienne Farrel – Notes retrouvées dans les dossiers du Dr Héra.

Quarante-deux pas! Je tourne à droite. Deux pas. Un trait sur le sol. Je l'enjambe. Ne pas marcher sur le trait dès le coin de cette rue, sinon tout le parcours sera difficile. Ma main dans ma poche tourne les billes du misbaha. Trente-trois billes de bois. Défilement de toutes les billes à trois reprises pour obtenir le chiffre de quatre-vingt-dix-neuf. Durant ce temps, cinquante-trois pas sans avoir touché les joints entre les dalles. Ça va. Au loin, la place où se dressent les sept colonnes érigées par cet architecte fou. Trois fois trente-trois, c'est le chiffre magique. Je devrais dire chiffre sacré. Les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah. Je ne suis pas musulman, ni chrétien d'ailleurs. Et pas davantage juif. Mais pouvoir sentir sous mes doigts la réalité de ce nombre de trente-trois billes qui correspond à un tiers du cycle me rassure. Je sais qu'il protège.

À gauche. Je m'éloigne de la place des Colonnes. Cent soixante-sept pas. J'arrive devant la boutique des épices. Jarres d'huile, sacs de toile ou de papier emplis de graines, récipients de verre contenant des poudres, des broyats de toutes espèces. Six cent dix contenants visibles depuis la rue. Celui-là, c'est donc F15. À peine besoin de dénombrer ce qui s'entasse dans la vitrine pour m'assurer que tout est en ordre. Je marche encore un peu, histoire d'arriver tout juste à F14. Cent treize : je suis face à la librairie. Je m'arrête. Sous mes doigts défilent les billes du misbaha. Toutes les données s'entrecroisent et s'inscrivent en même temps dans mon esprit. Je suis devant F14, ce qui dit aussi que j'ai effectué trois cent soixante-dix-sept pas depuis que j'ai posé le pied sur le

trottoir. Très exactement. Je pousse la porte de la librairie. Je cesse de compter. Je ne crois pas que les pas que l'on fait lorsqu'on piétine sur place puissent avoir de l'importance. En tout cas, mon esprit semble se refuser à cette éventualité. Je crois, sans en être tout à fait certain, que la librairie me protège. Lorsque je suis dans la librairie la mécanique de mon cerveau qui dénombre et enregistre se désactive. Du moins, il m'a semblé qu'elle me laissait en paix. Mais j'ai pu constater plusieurs fois que les décomptes reprenaient aussitôt que je quittais la librairie, s'appuyant sur tout ce qui avait prévalu avant que je n'y entre.

Je suis resté quarante-trois minutes et quatre secondes dans la librairie. Exactement 2.584 secondes. Le dix-huitième nombre de la suite de Fibonacci¹. Je ne m'en suis rendu compte qu'une fois arrivé sur le trottoir. Donc, marché jusqu'à F14 et traîné dans la librairie juste assez longtemps pour arriver à F18! Je ne sais pas comment s'effectuent ces dénombrements, mais je sais qu'ils m'épuisent. J'ai marché de nouveau, faisant un large détour pour m'éloigner autant que je le pouvais de la place des Colonnes afin de me rendre au cabinet du Docteur Héra.

1. La suite de Fibonacci (Léonardo Fibonacci - XII^e siècle) se définit comme une suite de nombres dont chacun est égal à la somme des deux qui le précèdent dans cette même suite. Les premiers chiffres de la suite de Fibonacci sont : 0 - 1 - 1 - 2 - 3 - 5 - 8 - 13 - 21... etc. Ces nombres sont notés « F1; F2; F3 » etc. Et la suite se poursuit jusqu'à l'infini. Accessoirement, on peut noter que le résultat de la division de chacun des nombres de la suite par celui qui le précède correspond au plus proche résultat possible du « nombre d'or », ce qui ajoute au caractère remarquable de cette suite. Elle définit d'autre part les structures en forme de spirale, telle qu'on les retrouve dans un très grand nombre de structures vivantes (coquillages, fleurs) ou minérales (cristaux).

Correspondance du Dr Héra – Psychiatre.

Cher confrère,
mon cher Dominique.

Je poursuis la rédaction de ces notes pour te relater le cas de l'un de mes patients. J'ai reçu monsieur Farrel hier après-midi pour sa troisième séance. Le pauvre homme semble épuisé. Il m'a rapporté tous les décomptes et dénombremments auxquels il s'est livré dans la journée. C'est proprement effrayant. Son esprit n'est jamais en repos. Lors de la séance N°2, je lui avais demandé s'il avait une notion claire des raisons qui le poussent à faire ces dénombremments. Il m'a dit que c'était « pour se protéger ». Mais il n'a pas dit de quoi il entendait ainsi se protéger. Tandis qu'il me disait cela, je voyais sa main s'agiter dans la poche de son pantalon. Je lui ai demandé s'il se sentait capable de poser ses deux mains bien à plat sur ses cuisses tandis qu'il me parlait. Il a marqué deux secondes d'inquiétude, comme si ma demande faisait appel à une chose au-dessus de ses forces, mais il a fait ce que je suggérais et bientôt les mouvements de ses doigts ont cessé. Il m'a dit qu'il avait un misbaha dans sa poche et que ce n'était pas simple de cesser le comptage des perles de bois. Selon lui, ça le protégeait. Et il craignait le pire s'il cessait de le faire. Il a sorti le chapelet de sa poche et me l'a tendu. Je l'ai soupesé un instant avant de le déposer sur la table basse placée entre nous. Il a de nouveau semblé anxieux pendant les quelques minutes qui ont suivi. Son regard revenait sans cesse à l'objet posé sur la table. Je lui ai demandé s'il pouvait me décrire ce qu'il ressentait à cet instant précis. Monsieur Farrel est un homme cultivé, intelligent, et il a détaillé de manière très fine les sensations que peut procurer la manipulation de ce chapelet. Sans surprise, il a évoqué l'embarras qu'il peut ressentir lorsqu'il réalise qu'il en est dépendant et a fait part de l'anxiété qui s'empare de lui s'il doit s'en séparer. Il a ajouté : « Depuis que vous avez

posé mon misbaha sur la table, je sens un léger vertige. Comme si la pièce n'était pas particulièrement stable. Mais en même temps j'ai l'impression d'avoir ôté un voile léger qui obscurcissait mon esprit. »

Avant de pouvoir remonter aux causes du trouble dont M. Farrel est la victime et dont j'espère pouvoir le délivrer, je m'applique à ce qu'il puisse facilement en faire la description complète. Je lui ai demandé de prendre des notes écrites aussi fréquemment qu'il le pourra et les séances hebdomadaires sont également centrées sur ce point : décrire c'est le premier pas pour comprendre ! C'est assez facile, car comme je viens de le mentionner, M. Farrel est un homme sensible et intelligent. Il a très bien compris quel pouvait être l'intérêt pour lui de me donner le maximum d'éléments sur les symptômes dont il souffre, bien qu'il ait déjà exprimé à deux reprises son absolu découragement quant aux possibilités de la médecine psychiatrique : « Je ne veux pas vous démoraliser, Docteur, a-t-il dit, mais je sais de manière très instinctive que ce quelque chose qui s'est emparé de moi résistera à tous vos efforts. » Cette façon de s'exclure du processus, comme s'il ne devait pas en être le bénéficiaire, comme si c'était moi qui serais déçu ou qui devrais faire des efforts, est un des signes patents de ce découragement profond qui transparait chez lui.

J'ai déjà traité des patients victimes de tocs, mais j'ai rarement pu constater un envahissement de cette importance. Ainsi par exemple, M. Farrel a écrit qu'il vérifiait plusieurs fois par jour le nombre d'os dont était constitué son squelette. « Deux cent quatre-vingt-douze hier, a-t-il écrit. » Pourquoi hier ? « Parce que ce nombre fluctue, m'a-t-il répondu. Il augmente de jour en jour. »

J'ai tout de même vérifié ce que j'avais oublié depuis mes études de médecine. Non, le corps d'un adulte ne compte que 206 os. Pas 292. Et ce nombre n'augmente pas. C'est l'inverse qui se

produit. Un nouveau-né en compte 350, mais ils fusionnent entre eux, jusqu'à se fixer à 206. Si l'inverse se produisait, nous serions alors en présence d'un phénomène encore plus extravagant que tous les autres tocs de M. Farrel. Pendant un instant j'ai songé à l'adresser à un cabinet voisin pour une complète radiographie qui lui démontrerait sans risque d'erreur qu'il se trompe. Mais j'ai renoncé à cette idée un peu trop simplette : les névroses ne cèdent pas aussi facilement aux approches rationnelles et les preuves formelles de l'inanité de ce qu'elles expriment peuvent constituer une violence au moins égale à celle qui les a déclenchées. J'ai demandé à M. Farrel de m'indiquer comment il s'y prenait pour compter les os de son propre squelette. Il m'a dit : « Je les visualise très bien, vous savez. Et quand je marche, j'entrevois avec une grande netteté tous les encliquements qui se produisent entre eux. Les plus difficiles à voir étaient ceux de l'oreille interne. Mais avec un peu d'attention j'y parviens très bien. Et il faut que je vérifie, vous savez ! Parce que ça grandit là-dedans et qu'il faut garder le contrôle... »

À ce stade je n'envisage aucun traitement médicamenteux. D'autant que M. Farrel exerce toujours sa profession – il est pilote dans une compagnie aérienne – et ce serait à coup sûr contre-productif. Évidemment, j'ai tenté d'évaluer le point de rupture où ses troubles risqueraient de présenter un risque pour lui-même et pour les personnes qui grimpent dans les avions qu'il pilote. Je pense sincèrement que ce serait prématuré de le mettre en repos forcé. De son côté, il a évacué la chose avec un humour plutôt grinçant : « Vous savez ce qu'on dit ? Avec l'électronique embarquée dans le cockpit d'un avion, il faut seulement deux individus pour le pilotage : un homme et un chien. L'homme pour nourrir le chien et le chien pour empêcher l'homme de toucher à quoi que ce soit ! Moi je m'occupe de la

check-list... et ensuite, c'est le chien qui prend le relai ! »

Pas sûr que l'humour des pilotes d'avion me fasse vraiment rire ni qu'en me laissant entrevoir les blagues qui sont les leurs il m'ait totalement rassuré. Mais j'ai décidé de me concentrer sur l'essentiel : diminuer ses symptômes, diminuer la perte de temps qu'ils provoquent et améliorer sa qualité de vie. Je remets à plus tard l'idée de signaler le problème à mes collègues de la compagnie aérienne. Me donneras-tu raison ?

Nous sommes convenus avec M. Farrel de nous voir chaque semaine. De son côté, il doit s'astreindre à rédiger ces notes que nous évaluerons ensemble...

Pierre-Étienne Farrel – Notes retrouvées dans les dossiers du Dr Héra.

2, 3, 5, 11, 23, 29... Je poursuis jusqu'à 1.019. Puis je reprends : 2, 3, 5, 11, 23, 29 puis 41, 53, 83... et tous ceux qui suivent. C'est seulement en passant rue de Jouy que j'ai compris. Rue de Jouy, devant le Lycée Sophie Germain. Voilà, c'est la suite des nombres premiers de Sophie Germain. Quel est leur rôle ? Pourquoi cette suite m'obsède-t-elle de cette façon ? C'est cela que je ne sais pas. Je demanderai au Dr Héra s'il connaît d'autres patients qui sont accaparés par les nombres premiers de Sophie Germain².

Aujourd'hui je suis dans un état d'épuisement terrible. J'ai été mis en congés forcés par ma compagnie aérienne, ce qui devrait rassurer mon médecin dont j'ai bien vu qu'il était préoccupé

2. N est appelé nombre premier de Sophie Germain si $2N + 1$ est aussi un nombre premier. 5, qui est un nombre premier fait partie de la suite car $(5+5)+1 = 11$, qui est également un nombre premier. De même 53 en est un car $(53+53)+1 = 107$, qui est un autre nombre premier, etc. Les 25 premiers nombres de cette suite sont 2, 3, 5, 11, 23, 29, 41, 53, 83, 89, 113, 131, 173, 179, 191, 233, 239, 251, 281, 293, 359, 419, 431, 443, 491. Suite infinie pour ce qu'on en sait !

par l'idée que je pouvais représenter un risque pour mes passagers ! Mais j'ai bien peur que de ne plus avoir de contraintes horaires, de voyages obligés ou de ces déplacements aux contours parfois imprécis ne m'enferme plus encore dans ce que le Dr Héra nomme des rituels. Résultat hier, n'y tenant plus, je suis retourné à la place des Colonnes...

Je n'aurais pas dû. Bon sang, j'ai eu tort de retourner là-bas...

Correspondance du Dr Héra.

Cher Dominique,

La sixième séance avec ce patient dont je t'ai déjà entretenu s'est tenue cet après-midi et je vais essayer de te relater très exactement ce qu'il s'est produit. M. Farrel est arrivé dans un état d'agitation extrême. Et je ne te parlerai même pas de l'épuisement dont témoignaient toute sa posture, son visage et son regard. « Ils m'ont arrêté ! Je ne travaille plus, vous savez. Je suis resté enfermé chez moi durant trois jours, mais il fallait que j'y aille. Alors j'y suis retourné. Quelle erreur. Mon Dieu... quelle erreur ! » a-t-il dit aussitôt entré dans mon cabinet. Il resta prostré durant un très long moment. Sa main droite s'agitait dans la poche de son pantalon et je comprenais qu'il manipulait le chapelet avec fébrilité. Ses yeux bougeaient de manière excessive, ne se fixant sur rien et surtout pas sur moi. J'ai pensé qu'au point où nous en étions je ne parviendrais pas à avancer dans cette TCC³ si je ne bousculais pas un peu les choses. À ce stade, je ne saurais dire si j'ai eu tort ou raison et ce n'est d'ailleurs pas sur ce point que je te demanderai ton avis. M. Farrel m'avait laissé entendre à plusieurs reprises que l'origine de ses tocs avait quelque chose à voir avec la place des Colonnes. Tu connais cet endroit, je pense : vaste esplanade royale au cœur de la ville où je réside, débarrassée de ses derniers fastes chichiteux il y a une trentaine d'années et investie par cet artiste

contemporain qui y a érigé sept énormes colonnes de marbre noir griffées de flammes rouge rubis qui ont suscité cette polémique dont tu as certainement le souvenir.

Donc, je lui ai demandé de me parler de ces colonnes. De me raconter ce qui selon lui était à l'origine de son état. De tenter de décrire comment les choses étaient arrivées. Car j'avais déjà compris que pour lui il ne faisait aucun doute que les sept colonnes étaient au cœur de son sujet.

Alors d'une voix très posée il m'a raconté sa première expérience face à ce qu'il continue de décrire comme une malédiction : « Vous savez, avant d'être happé par les colonnes je n'avais pas de tocs comme ceux qui m'accablent aujourd'hui. Pas du tout. D'ailleurs, comment aurais-je pu passer au travers de tous les filtres qu'il y a dans ma profession si j'avais eu des dérèglements comme ceux-là ? On est très soucieux de l'état de santé des pilotes, vous savez. De leur état mental au moins autant que de leur état physique. J'allais bien ! Je suis – enfin, j'étais – aussi en forme qu'un homme de mon âge peut se vanter de l'être ! Mais je suis allé à la Place des Colonnes... J'ai vu cet endroit pour la première fois de mes propres yeux il y a environ trois mois. J'en connaissais comme tout le monde des photos aperçues dans des magazines ou sur internet. Je n'étais jamais allé sur place. Il se trouve que je me suis retrouvé à flâner dans ce quartier. C'est curieux, vous savez : je vis dans une ville depuis des années, je sais qu'un lieu comme celui-là a changé du tout au tout et qu'il déclenche toutes les polémiques du monde... et j'avais pourtant réussi à ne pas y mettre les pieds ! Ce jour-là, au lieu de continuer tout droit dans le boulevard d'Athéna, j'ai tourné à gauche. J'ai suivi l'avenue éclairée qui conduit à l'ancienne place du Parlement devenue place des Colonnes dans le jargon courant depuis que cette sorte d'œuvre d'art y a été installée. En approchant de

3. Thérapie cognitivo-comportementale.

la place je fus surpris par la qualité de la lumière qui éclairait la place depuis le fond de l'avenue : une lumière orangée, douce, presque soyeuse, qui semblait pulser doucement dans le lointain. Quelques secondes après avoir remarqué ce phénomène, je fus presque convaincu que la pulsation était accordée à mes pas. Par jeu, je ralentis, puis finis par m'arrêter complètement. Non, la lumière orangée qui provenait de la place ne pulsait pas. C'était seulement le mouvement probablement saccadé que je faisais qui était la cause de cette sensation. J'ai pensé que ce devaient être mes yeux. Du moins, une sorte de fatigue oculaire qui se manifestait à chacun des légers chocs de mes talons sur l'asphalte. Ou bien n'était-ce qu'un effet des excellents vins que je venais de boire en compagnie de deux de mes amis ? J'ai oublié de vous dire qu'il devait être une heure du matin et que donc, je sortais du restaurant. J'ai repris ma marche en direction de la place et la pulsation a repris, liée à l'évidence à mon déplacement. Ce qui était étrange, et je vous assure que mon esprit analysait ce fait avec une extrême lucidité en même temps que les choses se déroulaient, c'est que j'eus l'impression que la pulsation s'accélérait et que, malgré moi, j'en venais à accélérer le pas. Si bien que c'est presque en courant que j'arrivai au débouché de l'avenue. Et là, ce fut un choc ! C'est une réalisation vraiment... Vraiment... »

Il s'arrêta, semblant chercher le mot juste : « ... vraiment supercoquenteuse, vous ne trouvez pas ? » Découvrant sans doute de l'étonnement dans mon regard, il reprit : « Disons, vraiment magnifique ! »

Je lui dis qu'en effet, j'avais moi aussi été saisi la première fois que j'avais découvert la nouvelle place des Colonnes et que d'ailleurs, la certitude d'être face à une réalisation architecturale magistrale me prenait à chaque fois que je me rendais dans cet endroit. Il resta un long moment silencieux. J'attendais qu'il reprenne son récit. Mais

maintenant, il semblait hésiter. Puis il sortit d'un coup les mains de ses poches et se tapa vigoureusement sur les cuisses...

« Bon, bon... C'est comme ça que je l'ai vu la première fois. Je peux le dire, j'étais réellement cloué sur place. C'est plutôt rare cette sensation. On est submergé d'un coup par une émotion incompréhensible et il faut un long moment pour reconnaître que la source de cette émotion se trouve précisément dans ce que vous regardez. On n'oserait pas, me semble-t-il, reconnaître instantanément que l'agencement d'un lieu puisse provoquer un tel effet et un ressenti physique aussi puissant. Mais si. C'était la Beauté qui était là et qui parlait fort. C'était Elle, qui venait de me donner un grand coup de poing dans l'estomac ! Je crois bien que j'ai chancelé et puis, j'ai entrepris de faire lentement le tour de la place. Je voulais regarder ces colonnes à partir de tous les axes possibles. Comme je vous l'ai dit, il était tard et comme vous le savez, la place est interdite d'accès aux véhicules automobiles à partir d'une certaine heure. C'est un silence troublant, en plein cœur de la ville. Je crois bien qu'il n'y avait personne d'autre que moi. Du moins, si d'autres personnes étaient présentes sur la place, je peux dire que je ne les ai pas vues. J'ai marché lentement, gardant l'œil rivé sur ces colonnes. Vous voyez leur disposition : six à chacune des pointes de hexagone, la septième au centre. J'avançais, et à chaque fois que l'une des colonnes se trouvait dans mon champ visuel de sorte à masquer les deux qui s'alignaient derrière elles je reprenais mon comptage : sept colonnes ? Non, neuf... Neuf ? Impossible ! Je marchais, elles étaient huit ! Huit et non pas sept. Mais plus loin étaient-elles treize ? Neuf ? Ma vision semblait se troubler à chaque désaxement que je faisais en parcourant la périphérie de la place. Une brume peut-être... Je fis appel à toute la rationalité dont je suis capable et j'ai parcouru à grands pas le pourtour de la place, voyant après chaque vingtaine de pas le nombre

des colonnes enfler. Leurs dimensions également fluctuaient de manière curieuse et inquiétante. La pulsation orange avait repris, toujours accordée au claquement de mes talons sur le sol. C'est là que j'ai commencé à compter : 0 - 1 - 1 - 2 - 3 - 5 - 8 - 13 - 21 - 34 - 55 - 89 - 144 - 233... Je ne savais pas à quoi ce décompte pouvait correspondre. Des chiffres, sortis de mon esprit, qui n'avaient pour moi aucun sens à cet instant-là. Hors d'haleine, j'ai fini par m'asseoir sur un des bancs de pierre qui ceinturent la place, les yeux probablement exorbités, à regarder ce... cette chose. Cette étrange chose qui pulsait, changeait de forme, poussait vers le ciel. Et le décompte hurlait dans mon crâne : 377 - 610 - 987 - 1.597 - 2.584 - 4.181 - 6.765 - 10.946 - 17.711...

Je n'ai jamais été très porté sur les jeux mathématiques vous savez... Je prononçais ces chiffres de manière répétitive tandis qu'une autre partie de mon esprit s'efforçait en vain d'y donner sens. Mais à cet instant-là, je vous assure que je n'y parvenais pas. Je suis comme tous ceux qui ont fait de bonnes études scientifiques : je sais manipuler les chiffres. Mais pas comme un jongleur de foire. Après 17.711, venaient 28.657 - 46.368 - 75.025... Je suis arrivé jusqu'à 14.930.352 qui dans mon esprit s'inscrivait en même temps comme F36 ! La pulsation de la lumière était de plus en plus puissante, c'était une lumière qui criait... Je ne peux pas dire les choses autrement, ce que mes yeux voyaient hurlait une clameur monstrueuse en direction du ciel. Je crois, Docteur, que j'ai perdu connaissance pendant quelques instants... »

Monsieur Farrel a replongé la main dans sa poche et le mouvement sur le chapelet a repris. Il regardait, par la fenêtre du cabinet qui ouvre sur le bois, le pan de ciel qui prolonge la large clairière où des gosses viennent jouer au foot en toutes saisons. Je crois qu'il ne voyait rien de ce qui évoluait en contrebas, sinon qu'il avait devant les yeux l'image qu'il venait d'évoquer et qui visiblement le terrifiait.

« Il fallait que je compte, Docteur ! Que je compte sans répit. Je savais qui si je cessais, cette... cette chose allait prendre des proportions terrifiantes. Je suis resté assis sur ce banc de pierre, à dévider ces listes de nombres sortis de nulle part et je savais - JE SAVAIS ! - que cet effort représentait une barrière contre ce qui menaçait de nous envahir. »

Il s'arrêta de parler. Sa main s'agitait de nouveau au fond de sa poche. Il ajouta : « Ce n'est pas la Beauté, docteur. Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est une horreur ! C'est pire que la mort ! »

Pierre-Étienne Farrel - Notes retrouvées dans les dossiers du Dr Héra.

Pardonnez-moi, Docteur, mais je reprends le stylo. Plus ça va, et plus il m'est difficile de raconter par la parole. Écrire, comme je le fais ici, dans le silence de mon appartement, est plus facile. Vous m'avez dit, Docteur, que ma capacité à formuler clairement les choses serait le premier pas qui me permettrait de clarifier ce qui se produit dans mon esprit. Que si j'y parvenais, les fils entrecroisés, emmêlés, noués comme des cordes tendues se relâcheraient. Je connais la théorie sur ces questions. Je n'ai jamais fait de thérapie de ce genre et moins encore de psychanalyse, mais j'ai pas mal lu sur tous ces sujets et j'ai d'ailleurs compris que vous l'aviez deviné. « Savoir que je sais que vous savez que je sais... » et je pourrais poursuivre à l'infini, c'est un peu comme de regarder un paysage dans les reflets démultipliés d'une multitude de miroirs, où l'image est renvoyée de l'un à l'autre, trouble et déformée. L'image est-elle encore réelle, après s'être diffractée et fracassée dans tous ces éclats de verre ? Vous m'avez cependant assuré que ce type de processus de mise à distance est très classique. Vous affirmez que le regard lucide sur ce que nous entreprenons et sur ce que nous ressentons ne change rien du processus qui se met en marche avec le

traitement que vous entendez suivre. J'aimerais y croire !

Oui mais voilà, je n'y crois pas ! Je ne pense pas que ce qui m'arrive relève de ces mécanismes classiques sur lesquels vous êtes habitué à travailler. Je suis certain que ce ne sont pas des symptômes, au sens où vous l'entendez. Oui, d'accord, des tocs ! Je veux bien. Mais je sais que ces tocs s'imposent à moi d'une manière tout à fait différente de ce que vous avez en réserve dans vos savantes descriptions cliniques. Cette chose résiste et résistera. D'ailleurs, je n'ai pas le droit de m'arrêter. Je suis requis, comme un travailleur forcé. Si je cessais, malheur sur nous tous...

Combien sommes-nous dans mon cas ? Dix ? Cent ? Un millier ? La pensée m'est venue récemment que nous devions être nombreux à faire ce travail. Vous devriez tenter de recenser auprès de vos confrères tous ceux qui sont dans mon cas. Tous ceux qui présentent des symptômes analogues que vos petites techniques ne peuvent pas réduire. D'ailleurs, je crois fermement que ce n'est pas la solution. Que se passerait-il si je devais arrêter ?

Je n'ai pas dormi depuis plus de trois jours. Je suis épuisé.

À la réflexion, je ne pense pas que nous soyons des milliers. Sept ou huit, tout au plus. J'ai du mal à croire qu'à sept ou huit nous puissions contenir cette force qui peut déferler à tout instant sur le monde. Si nous sommes un si petit nombre, comment allons-nous pouvoir faire tenir cette digue ? Où sont les autres ? Sont-ils aussi épuisés que moi ? J'ai le sentiment d'être arc-bouté contre le mur visqueux de cette sorte de monstruosité qui veut se répandre sur nous.

Il faut trouver les autres, docteur ! Combien sont-ils ? C'est très important. Il faut tenir bon. Et je ne sais plus si j'ai la force... Où sont-ils ? Vous devez les chercher, docteur. Sûrement qu'ils sont comme moi. Ils doivent consulter des médecins de votre genre. Vous devez les trouver et me dire

ce qu'il en est.

Je suis très fatigué, docteur...

Je dois reprendre : 377 - 610 - 987 - 1.597 - 2.584 - 4.181 - 6.765 - 10.946 - 17.711.

7 Avril - Notes du Dr Héra (insérées dans le dossier intitulé P-E. Farrel)

1- Ce ne sont pas tant les tocs de mon patient qui résistent que lui-même. Malgré un état d'épuisement comme j'en ai rarement vu, il résiste de manière consciente et organisée. Il m'a remis une liasse de feuilles chiffonnées dans lesquelles il m'affirme qu'il ne DOIT PAS cesser les dénominations qu'il a entrepris. Il considère qu'il est assigné à une tâche impérieuse. Si je comprends bien, il croit que la chose qu'il a vue sur la place des Colonnes le contraint à faire cet effort qui devient pourtant insoutenable et qu'à défaut, c'est notre humanité qui serait en péril.

2- Il m'a affirmé qu'il avait bien pris les anxiolytiques et les somnifères que je lui avais prescrits mais qu'ils sont restés sans aucun effet sur lui. À peine croyable, si l'on songe aux doses qu'il a effectivement avalées, bien au-delà des recommandations que j'avais faites. Il y avait là de quoi assommer un troupeau d'éléphants ! Et pour autant selon lui, effet zéro !

3- Je vais faire un saut ce soir à la place des Colonnes. J'aimerais renifler d'un peu plus près cet endroit et tenter de comprendre ce qu'il a de si étrange aux yeux de mon patient. Les obsessions de M. Farrel sont évidemment absurdes. Mais je vais y aller, ne serait-ce que pour pouvoir le rassurer.

Correspondance du Dr Héra.

Dominique,

Je me suis rendu hier soir dans ce lieu qui focalise toutes les angoisses de mon patient. Depuis j'ai peur. Non, c'est trop faible : depuis hier soir, je

tremble d'une trouille comme je n'en ai jamais eu de ma vie ! Il a raison... IL A RAISON ! Ce lieu m'a plongé dans un malaise que j'ai du mal à m'expliquer. Place des Colonnes : un hexagone, une colonne à chaque pointe, une colonne au centre, égal sept colonnes, non ? Et bien ce n'est pas sûr ! Ce que je veux te dire, c'est que le nombre de colonnes n'est pas stable. Ça semble impossible et pourtant, c'est la vérité vraie, telle que je l'ai vue. J'ai fait le tour de la place, à plusieurs reprises. J'ai compté. Bon Dieu, je vois clair et je sais compter. Je ne saurais pas te dire en définitive combien il y a de colonnes sur cette maudite place ! Plus je reprenais le décompte, et plus cette espèce de brume qui semble naître de la pulsation de lumière orange m'embrouillait l'esprit. Et c'est monté, très haut. Ça hurlait, Philippe. Je te jure que ça hurlait ! Je suis parti en courant, tu sais. J'ai vraiment eu la frousse et je n'étais pas très fier de moi. J'ai décidé d'y retourner ce soir et je vais faire des photos. Au moins, j'en aurai le cœur net.

Je pense à une autre chose pour laquelle tu pourrais certainement m'aider : Farrel m'a demandé combien de patients pouvaient présenter les mêmes symptômes que lui. Je sais que tu peux avoir accès aux données de l'Observatoire de Santé. Je doute qu'on puisse à ce stade trouver quelque chose, mais peut-être pourrais-tu faire une recherche ? On peut à mon avis se limiter à la ville et à ses environs proches... Je ne pense pas que des gens viendraient de loin pour compter des colonnes noires et rouge !

9 Avril – Carnet de notes du Dr Héra.

2 - Reçu un mail de Pierre-Étienne Farrel daté « Hier – 23:47. » Étrange et décousu. Des suites de chiffres sans queue ni tête et au milieu, cette phrase répétée à trois reprises : « Combien sommes-nous ? » et cette autre aussi : « Qui pour me succéder ? »

3 - Visite de deux policiers. Ils m'ont appris que Pierre-Étienne Farrel s'est suicidé dans la nuit. Il se serait jeté dans le vide depuis le balcon de son appartement. Je suis effaré.

5 - Rien dit de très précis aux policiers. Secret médical, non ?

11 - D'ailleurs, j'aurais dit quoi ? Que le pauvre bougre passait sa vie à dévider les perles de son chapelet et comptait des trucs improbables. Il souffrait de tocs, c'est tout.

23 - Appeler D.

10 Avril – E-Mail du Dr Héra au Dr Dominique D. (daté 10-04 – 01:53).

Salut Dom,

Farrel est mort. S'est balancé par la fenêtre.

Je suis retourné voir les Colonnes. Pas d'effets étrange comme il y a 2 jours. Fait des photos. Je viens de charger les images sur mon ordi. Il n'y a rien ! RIEN ! C'est noir.

Bordel ! Les photos prises avant, et celles que j'ai prises après pour vérifier, sont bonnes.

C'est quoi cette connerie ?

As-tu des chiffres à me donner sur les cas similaires à celui de mon patient ?

P.H.

10 Avril – E-Mail du Dr Dominique D. au Dr Ph. Héra (daté 10-04 – 10:28).

Philippe,

Ce n'est pas très clair, mais j'ai six cas assez similaires à celui de ton patient : TOCs extrêmes ! Trouvés dans ta ville au cours des huit derniers mois. Ils étaient faciles à trouver, parce que cinq d'entre eux sont DCD dans des conditions curieuses. Je te donne les coordonnées des confrères qui les ont soignés (si je peux dire – LOL !) et en tout cas qu'ils ont suivis... avant le grand plongeon ! Ils t'en diront plus. Le sixième patient est dans la

nature. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Il a été suivi par notre confrère Patrick Faure. Tu devrais le joindre.

Dominique.

PS: envoie moi tes images noires. J'ai des petits jeunes ici qui se débrouillent bien avec le numérique.

17 Avril – E-Mail du Dr Dominique D. au Dr Ph. Héra (daté 17-04 – 11:32)

Philippe,

Mes jeunes disent que tes photos sont bonnes... Non, ce n'est pas exactement ça: ils disent qu'il y a comme un calque noir par-dessus l'image elle-même. Un truc Photoshop ou je ne sais quoi... mais ils n'arrivent pas à s'expliquer comment un truc pareil est possible. Ils ont bricolé quelque chose et ont réussi à retirer en partie ce filtre noir. Ce qui me met dans un trouble extrême, c'est que pas un seul d'entre nous ne décrit la même chose quand il regarde ces photos. Tu es sûr que ce sont les images que tu as faites sur la place des Colannes?

D.D

19 Avril – E-Mail du Dr Dominique D. au Dr Ph. Héra (daté 19-04 – 20:02)

Phil,

Tu pourrais au moins me répondre.

Je croyais que cette histoire t'intéressait au plus haut point!

Des news de nos confrères?

D.

22 Avril – E-Mail du Dr Dominique D. au Dr Ph. Héra (daté 22-04 – 11:13)

Phil,

Pas de retour. J'ai essayé de t'appeler et ta femme m'a dit que tu étais absent mais surtout elle était

inquiète. Elle te trouve préoccupé ces derniers temps. Je suis sûr que tu peux lire tes mails, où que tu te trouves, alors fais-moi signe.

Amitié.

D.D.

30 Avril – E-Mail du Dr Dominique D. au Dr Ph. Héra (daté 30-04 – 23:48)

Phil,

Pas sûr de tout comprendre. Tu veux que je te retrouve dans ta ville à la noix, sur cette place des Colannes. C'est quoi cette «urgence impérieuse»? Je ne bougerai pas si tu ne m'expliques pas un peu mieux ce que tu cherches.

Et puis c'est quoi cette connerie avec ces lignes de chiffres que tu m'envoies? Un code? Là, on n'y comprend rien du tout mon vieux...

J'espère te lire sans tarder.

D.

12 juin – Courrier de Catherine Héra au Docteur Dominique D.

Cher Dominique,

Je sais que vous étiez un confrère et un ami de Philippe. Nous nous sommes croisés sur un congrès il y a huit ou dix ans avec votre épouse. Je sais que vous avez beaucoup échangé avec mon mari au cours des dernières semaines. C'est la raison pour laquelle je me permets de vous écrire.

Autant que vous le sachiez tout de suite, Philippe est mort. Il s'est suicidé en réalité. Son comportement durant le mois qui a précédé son suicide était étrange. Je sais que vous aussi, vous travaillez sur les troubles obsessionnels. Je crois bien qu'il s'est laissé envahir par quelque chose de cette nature: il est d'un coup devenu inquiet, anxieux, instable. Envahi... C'est exactement cela: il était envahi! Il s'était acheté une vraie collection de ces étranges chapelets et passait son temps à les tripoter. Une vraie addiction. Vous a-

t-il récemment donné à penser qu'il s'intéressait aux mathématiques? Ses carnets sont truffés de notes sur des suites de nombres et des séries de toutes natures...

Son comportement... comment dire cela si rapidement après son décès? Tout est allé tellement vite. Il n'était plus lui-même, vous comprenez? Il pensait qu'il devait trouver d'autres personnes pour s'opposer à une sorte de force... un maléfice pour autant que je comprenne ce qui l'obsédait. Il m'a dit qu'il avait été choisi pour cela. Il m'a dit cette phrase: «Maintenant, c'est mon tour. Il faut le bloquer. Il faut compter. Le monde compte sur moi et moi, il faut que je compte pour lui!» C'est un peu idiot, vous ne trouvez pas?

Il était terriblement épuisé. Il répétait sans cesse qu'il n'y parvenait pas tout seul. Qu'il fallait qu'il trouve les autres. Qu'avec les autres, peut-être qu'ils pourraient venir à bout de ce quelque chose qui semblait l'obséder. Quels autres? Je ne sais pas de quoi il parlait. Il n'a pas voulu me le dire: «Pour te protéger, je ne te dirai rien...» Franchement, on vit avec un homme pendant vingt-cinq ans et on s'entend dire des choses pareilles! C'est cruel!

La police a d'abord saisi ses dossiers et m'a finalement restitué la plupart d'entre eux. Il y a des pages et des pages sur un dénommé P.E. Farrel? Vous a-t-il parlé de ce patient? Ce qu'il décrit de ce M. Farrel ressemble affreusement à son comportement lors des derniers jours: décomptes, vérification, chapelet, décomptes encore et encore... Et ces histoires de Colonnes?

Les toutes dernières lignes qu'il a écrites sur son carnet sont: «Il faut continuer de compter, sinon, il va avancer et tout envahir. Mais je n'ai plus la force. Il faut que les autres viennent nous aider...»

J'aimerais avoir votre opinion sur les troubles dont Philippe a souffert. Je sais qu'il vous faisait confiance. À mon tour, je m'en remets à cette confiance qu'il vous accordait. J'aimerais que vous puissiez lire l'ensemble de ses notes et ce qui figure dans le dossier médical de ce patient qui semble avoir été la cause de son dérapage.

Je tiens tout cela à votre disposition.

Dites-moi si je peux espérer votre venue dans les prochaines semaines...

Sincèrement,
Catherine Spalte-Héra



MARIO LUCAS

I'S VEUL' NT PAS ME L'OU VRI'... LA PORTE !

Il ne faudrait pas qu'il le voit ce poisson,
il penserait que je me fous de sa gueule. Il
m'enverrait, une fois de plus, les infirmiers qui
me passeraient la camisole, m'attacheraient sur le
lit, me serreraient le ruban de caoutchouc autour du
bras, prendraient la grosse seringue et m'enfonceraient
l'aiguille bien profond. Et puis, je m'endormirais jusqu'au
lendemain. C'est que c'est un bel enfoiré, l'AUTRE (le mé-
-decin). Il n'a jamais voulu me dire pourquoi j'étais là et je ne
sais toujours pas. Ses cheveux en brosse, sa blouse blanche et
ses grosses lunettes. L'image de lui qui me reste toujours en tête
est celle du jour où ils m'ont emmené, ma femme lui serrant cha-
-leureusement la main. Je me suis toujours demandé pourquoi j'étais
là, ce n'était quand même pas à cause de mes écrits politiques dans des
journaux, peut-être alors que ma femme ? Non, j'y crois pas ! Alors quoi ?
Enfermé à double tour derrière une porte blindée, la camisole, les piqûres,
les douches froides avec le jet, les engueulades... Mais merde, qu'est-ce que
j'leur ai fait ? J'ai bien peint deux ou trois truc bizarroïdes, mais ça ne peut pas
être ça ! (En fait, le type ne s'en était pas rendu compte mais, depuis plusieurs
mois il avait des tocs qui allaient en s'aggravant, passant d'un trottoir à un autre
sans raison, sautant à cloche-pied dans la rue, recomptant sans cesse ses doigts,
et j'vous dis pas à la maison... sa femme en avait marre. Bon, je n'dis pas qu'avec
le toubib...) J'en ai marre parfois, s'il n'avait pas ces foutus barreaux, je sauterais
par la fenêtre et m'enfuirais dans la campagne. Et ce médecin, un sacré sadique
celui-là ! Tenez, l'autre jour dans le couloir, je l'ai entendu martyriser la pauvre
dame de la cellule d'à côté et elle, elle criait « Quoué que j'leu-z-ai fait... ? »

Alors, vous voyez ! Un taré j'vous dis, les plus fous ne sont pas ceux qu'on
pense ! 5 Et 12.401, 33.758, 55.142... j'en ai oublié un, je recommence et
12.401, 33.757... Les infirmiers crient « Il a encore sa crise, on y va ! »
(Pauv' gars, l'est là pour un moment ! Dehors, les cyprès sont en
fleurs... Hein ? Quoi ? Ta gueule !) Paraît qu'ici, il y a un bon
moment, un peintre aussi était enfermé pour rien et qu'il
peignait sur les murs de sa chambre... eh bien
moi aussi, j'avais faire des trucs sur les murs,
je vais écrire des poèmes et faire des dessins,
des poèmes en forme de dessins, des visages,
des chiffres, ma femme en sera étonnée, elle me
dira « Chéri, je t'aime, reviens à la maison ! » mais
ma femme ne vient jamais 17.568, 92.142, 10.213
je crie, je gueule et me tape la tête contre les murs,
mais je vous aurai, bande de salauds. Et toi, toubib de
mes deux, je te ferai la peau ! On verra bien qui c'est le
le plus fort ! Plus tard, on dira de moi... mais, j'ai bien peur
que toute cette histoire finisse un jour en queue de poisson...

LE VIEUX OPINEL

Il a toujours aimé en sentir un dans sa poche. Tout enfant déjà. Un truc de la campagne. L'image la plus ancienne qui remonte de son enfance c'est ça. La table de la cuisine. Les parents côté cuisinière, les enfants de l'autre. Il est l'aîné. Son frère a deux ans de moins. Lui il en a cinq ou six. Non, cinq, il ne va pas à l'école. Sa mère attrape un torchon et saisit la cocotte en fonte sur le poêle. Son père prend la miche. Sa main droite plonge dans sa poche et en sort un couteau. Il dit L'Opinel. Le manche en bois est fatigué, fendu dans le bout et d'un bistre passé. De la main gauche il l'ouvre. La lame se déplie avec un bruit sec. À aucun autre pareil. Inimitable. La lame présente une curieuse courbure, elle semble toute rongée dans le milieu. Il sait, il a vu faire son père à la cave, avec la meule à eau. C'est lui qui tourne la manivelle. Aller-retour toujours, lui a-t-il dit, pour enlever le morfil. Lui il entend que Le mort file et plonge dans les grands mystères. Une fois il lui a tenu la main et c'est lui qui l'a fait. La lame est incurvée au milieu parce que Ce vieux Opinel je l'avais avant de connaître ta mère, alors tu vois. Il s'en sert aussi pour couper le cou des poulets ou pour arracher l'œil des lapins et leur enlever la peau, le mort qui file ? Le garçon, il n'aime pas le voir faire. Il ne sait pas s'il en sera capable plus tard. Pourtant, les dimanches où son père fait ça, le garçon le regarde.

*

Il la regarde. L'autre s'est recroquevillée sur le côté. Elle a la main droite sous le visage et la gauche, plus basse, loin en avant, comme si elle avait cherché à attraper la racine du châtaignier. Les jambes sont tendues légèrement vers l'arrière, la

gauche au-dessus. Une chaussure est partie. Les chaussettes blanches sont tachées d'herbe et de terre. La jupe est une cotonnade écossaise de demi-saison à petits plis. Il aperçoit au-dessous la culotte blanche. Il avance la main. Il l'effleure et sent qu'elle est mouillée. Cela l'écoeure mais il veut voir. Il s'assied contre elle de trois quarts, sur le côté. Il passe la main gauche sous le coton, la main tremble un peu en touchant l'arrondi ferme de la fesse. Il glisse les doigts dans le sillon et descend plus bas. Il murmure son prénom, Anne, Anne. Silence. Il pose la tête dans son cou et reste sans bouger un long moment. Un petit vent tiède lui entame les joues. Il faut partir. Il s'écarte de la fille, il rabaisse sa jupe. Il cherche sa chaussure dans les fougères et la lui enfille. Il se relève. S'en va.

(cahier 1)

*

Elle est assise dans le coin. Le gars se lève en secouant la tête. La patronne baisserait un peu le juke-box, il entendrait ce que ces deux-là se disent. Le gars s'arrête, se retourne vers la fille, il la menace de l'index, dit encore quelque chose de bref qui claque et sort. Il la regarde. Cheveux noirs courts ou noués sur la nuque, longs cils sur des yeux baissés. Elle boit, sans doute un punch maison pour être servi dans ce petit verre à cul carré. Elle a posé près d'elle sur le banc un pull rouge. Lui est à la bière. Des clients entrent et sortent. Un peu de temps passe. Quand la patronne pose devant elle un autre verre, la fille écarquille les yeux puis elle les tourne vers lui en souriant et sa bouche dit Merci. Il s'approche, s'excuse de n'avoir pas entendu. Merci, dit-elle. Je

peux m'asseoir ? Il s'assied. Elle les a très rouges, les lèvres, bizarrement cela ne lui avait pas sauté aux yeux... (*Huit lignes raturées*)

Tu viens souvent ici ? demande-t-elle. Ici : une vague cabane dans le bois, à la sortie de la ville. Il invente : ils se la sont construite avec son frère. Certains soirs, quand à la maison le père... enfin... ils y venaient dormir. Un peu de fraîcheur tombe avec la nuit. Elle a soudain un frisson et se serre contre lui. C'est ton cœur qui bat si fort ? Lequel des deux a dit ça, juste avant que les lèvres de l'autre lui bâillonnet la bouche ? Tout aussitôt elle est torse nu. Elle attire sa bouche sur ses seins qui sont généreux. Il les embrasse, il les lèche, il les mordille, il y enfouit le muflle en écrasant les chairs avec faim. Viens ! dit-elle. Elle a déboutonné son pantalon, elle l'enlève, fait glisser sa culotte. Il sent sur ses joues le duvet abondant de son ventre et s'y jette.

Il remet la culotte, le pantalon, difficilement la chemisette et le pull rouge car la tête roule et les bras ballent. Elle a les yeux ouverts. Il ouvre son sac à main, tombe tout de suite sur sa carte d'identité : Céline G..., née le 3 avril 1949 à ... Il embrasse encore sa bouche rouge.

(cahier 3)

*

Ce soir le père a l'humeur noire. Il râle pour un rien, il s'emporte. Le garçon sait : dans ces cas-là le mieux est de disparaître. Il va jouer aux billes dans le jardin. Il se place des soldats de plomb entre les pieds de fraisiers. Il joue à les dégommer. À l'école il est dans les tout bons aux billes. En classe aussi, sa mère est fière de lui. Son frère a un peu plus de mal mais, pendant les vacances, il va reprendre avec lui tous les sons et bien lui apprendre à former ses lettres. Il est au lit, son frère, avec une sale petite fièvre. Sans lui il n'y a pas un mot à table. Le père roupète après la soupe, Pas de goût ! Il fait gicler la lame de l'Opinel, émiette de la croûte bien sombre dans son

assiette. Il goûte et grimace, il secoue la tête en maugréant. Se lève. Renverse ce Foutu rata de merde ! dans l'évier. La mère soupire. Quoi ? fait-il, Qu'est-ce qu'il y a ? Il attrape son assiette, se la casse rageusement sur le genou, Et comme ça c'est mieux ? Les morceaux à terre. Le garçon tremble. Il a senti quelque chose violemment le traverser au-dedans. Quelque chose qu'il ne connaît pas et qui lui fait peur. La mère se lève, Ah non, pas devant les enfants ! Le père fait deux pas vers elle. Le garçon, quelque chose de brûlant le ravage là-dedans et le fait brusquement se mettre debout. Le père lève la main. Le garçon d'instinct saisit le couteau. Le père abat deux fois la main sur la mère, Et comme ça ? Elle se casse en deux. Le garçon se jette entre eux, contre sa mère. Il tient l'Opinel bien fort dans sa main et le pointe droit devant lui. Il regarde le père dans les yeux. Il le regarde.

*

Il roule vers le Sud. Il aime s'abrutir de kilomètres. Il a réservé pour dix jours un petit studio à Villeneuve-lès-Avignon. Pas trop de monde sur l'autoroute. Tranquille. Besoin de souffler avant le bachotage de mai-juin, rassurer les lycéens, ils s'en font une montagne. Il fume cigarillo sur cigarillo. Il laisse entrer un filet d'air. Trois heures qu'il roule. Bientôt Lyon. S'arrête à une station-service. C'est là qu'il la remarque. Elle tient un papier NIMES devant elle. Il se gare un peu plus loin. Elle passe près de lui quand il ferme sa voiture. Avignon, ça vous va ? demande-t-il. Tout de suite le sourire immense d'une joue à l'autre et l'accent rude, allemand ou néerlandais. Suédois, dit-elle. Jag heter Kristen, je me name Kristen. Vous go... Avignon, isn't it ? Elle pose son sac à dos dans le coffre et il l'emmène boire un café. Blonde, bien sûr, et éphélides en travers du nez et sur les pommettes. Délicieuse.

[...]

Il la regarde allongée sur la banquette arrière.

C'est ici qu'ils se séparent. À cette heure de la nuit l'aire est déserte. Lédenon. Quelques poids lourds de l'autre côté, ici il est à l'écart. Il ouvre le coffre, en descend le sac à dos. Il avise un petit fourré d'où émerge le tronc d'un bouleau. Il aplattit quelques herbes hautes et couche le sac dans le travers, au pied de l'arbre. Il ouvre la portière arrière et agrippe la fille sous les aisselles. Il la tire hors du véhicule. Il fait effort pour la porter serrée contre lui, en évitant de laisser les chaussures traîner au sol. Il a sa tête contre la sienne. Il sent l'odeur un peu sucrée de chèvrefeuille. Il ferme les yeux. Avec son rire, c'était tellement plus... heureux ? Il l'allonge de façon que sa tête vienne poser sur le sac. Il lui tourne la tête vers lui. La bouche reste obstinément entrouverte. Du doigt il caresse sa peau sur l'arête du nez et sur les pommettes où sont les taches de... rouille, il ne peut plus dire rousseur depuis Tania (*cahier 20*)... Il ne lui a pas remis son soutien-gorge, il l'a roulé dans une poche latérale du sac. Elle est calme, Kristen. Quand elle a gémi Jag skulle älska dig, il a compris ce qu'elle voulait dire. Il se redresse et lui murmure Jag skulle älska dig, J'aurais pu t'aimer. Mais d'où a-t-il retenu Vänligen inte skada mig ? Qu'il ne saurait traduire...

(cahier 11)

*

Vingt-six cahiers. Vingt-six petits cahiers de format treize sur vingt. Vingt-quatre pages lignées, grandes réglures, trois millimètres sept millimètres, façon maternelle. C'est son institutrice de CP qui les lui a donnés en fin d'année. Un restant de stock. Treize jaunes et treize bleus. Chacun porte un numéro au crayon – il n'écrit qu'au crayon – de 1 à, donc, 26, en respectant l'alternance des couleurs. Ils sont tous écrits. Seuls trois le sont entièrement : le 1, le 3 et le 19 (Sylvie, Sarah et Suzanne), tous les trois jaunes donc. Un seul est vierge : le 23. Il s'y emploie.

*

Ça ne lui arrive pas souvent : ce soir, il sort. Un vieil ami l'a invité au restaurant. Des années qu'il ne l'a pas vu, Hicham. Ils étaient au lycée ensemble. Lui, il a fait l'École normale pour quitter la maison familiale. Hicham est allé en fac. Études de droit puis les cabinets d'avocats. Oh, pas de grandes causes à défendre, le tout-venant. Mariage, divorce, remariage (Hicham). Et toi, demande-t-il, toujours célibataire ? Toujours, fait-il. Des petites aventures quand même, je me doute, fait Hicham. Non, rien que des grandes, répond-il. Éclats de rires, tapes sur l'épaule. Couscous ça te dit ?

Il ne reste qu'une table. Ils s'installent. Public familial ce soir. Voix aiguës des enfants. À peine assis, Hicham se relève, il va saluer un jeune couple installé dans le fond, sous l'escalier. La quarantaine, par là. Lui chemise blanche et veste élégante, elle la peau très hâlée, cheveux noirs courts, regard térébrant – elle tourne les yeux vers lui quand Hicham le désigne d'un mouvement de tête. Il lui fait signe d'approcher. Ce sont de vieux amis, dit Hicham, et lui c'est mon frère. Poignées de mains. Il va vous dépanner, Lounès, explique-lui. Et l'homme explique : leur fils prend ses distances avec le lycée, il n'accroche plus, Surtout en français c'est catastrophique ! Justement il est prof de français, il est l'homme de la situation, dit Hicham. La femme n'a rien dit, elle le regarde de tous ses yeux. L'homme demande Je peux vous appeler demain ? Hicham : Donne-lui carrément ton 06. La femme sort son portable : C'est moi qui vais vous appeler parce que Lounès, il ne saura pas bien dire les choses. Elle tape le numéro. Je peux prendre votre nom ? Bouvier, coupe Hicham, c'est son pseudo favori ! Rires. Et je vous donne le mien, reprend la femme, mais ce n'est pas un pseudo. Wahiba. W.A.H...

(cahier 23)



LA PEUR DU TROU

Toc toc toc!

Black se dresse.

On a toqué au carreau.

Francine ouvre la fenêtre.

– Qui va là ?

Toc toc toc!

Francine remplit une bouilloire, la pose sur la cuisinière, prend une tasse bleue, la place sur la table et déplace ses voisines de manière à combler le trou dans la rangée.

Mais ! Elle retourne hâtivement au vaisselier : l'anse d'une tasse n'était pas alignée.

Toc toc toc!

Francine passe en revue l'étagère : les tasses roses coiffées d'un bord doré forment une ligne parfaite, bien.

Les blanches regardent impeccablement vers le ciel, bien.

Les vertes à fleurs sont empilées. Oh ! Celle du haut est de travers ! Francine soupire.

Toc toc toc!

Francine attrape la boîte à infusions. Les sachets se succèdent par couleur et par genre.

Tiens ! Un thé noir placé avant un vert... Et quoi ! Cette camomille derrière un romarin...

Non ! Un sachet de verveine la tête en bas...

Qui a fait ça ? Francine fronce les sourcils.

Toc toc toc!

– C'est moi !

– Quoi ?

Ah oui, on a toqué au carreau !

Avec tout ce désordre, ça se bouscule aujourd'hui dans la tête de Francine.

Toc toc toc!

Malou toque cette fois à la porte et entre.

– C'est toi Malou qui as dérangé ma boîte à infusions ? Tu sais que je n'aime pas qu'on mette le bazar dans ma boîte à infusions.

– Bonjour. Eh bien, tu m'as l'air toute chafouine aujourd'hui ma Francine.

– Je n'aime pas qu'on me dérange ma boîte à infusions, c'est tout !

Toc toc toc!

– J'ai ramassé ton journal, le voilà.

– Il était dans quel sens ?

– Je n'ai pas fait attention.

– Mais enfin ! Je veux qu'il me le mette dans la boîte bandeau de titre en haut, c'est pas difficile tout de même, bandeau de titre en haut !

– Mais qu'est-ce que ça change ? Les nouvelles ne sont pas meilleures quand le bandeau de titre est en haut dans la boîte à lettres...

Toc toc toc!

Francine hausse les épaules, prend une tasse bleue et la place sur la table. Elle retourne au vaisselier et déplace ses voisines de manière à combler le trou dans la rangée.

Elle avance la boîte à biscuits et l'ouvre largement : de longues madeleines y sont impeccablement alignées.

Francine verse l'eau dans les deux tasses. Elle se penche pour vérifier l'alignement du remplissage.

Toc toc toc!

Malou prend une madeleine.

De suite Francine déplace ses voisines de manière à combler le trou dans la rangée. Malou trempe sa madeleine dans sa tasse.

Francine prend à son tour une madeleine et de suite déplace ses voisines de manière à combler le trou dans la rangée.

Malou reprend une madeleine. Francine déplace ses voisines de manière à combler le trou dans la rangée.

Toc toc toc!

- Tu joues aux petits chevaux ?
- J'aime pas les trous, c'est tout !
- Tu es bourrée de TOCs ma pauvre Francine.
- J'vois pas !

Black se retourne dans son panier où il s'est assoupi.

- J'aime pas le désordre et j'ai peur du trou, c'est tout !

Francine se lève et replace l'oreille gauche pendante du chien.



LA VIE S'EFFACE

Glissez la clé USB dans le guidon.

Sélectionnez un paysage sur l'écran grâce aux touches ↲ ↻ ↵ ↴ ↶ ↷

Dans paramètres vous pourrez augmenter les effets de réalité avec les touches :

- Parfums et odeurs ☒
- Température et vent *
- Son ?

Installez-vous confortablement et pédalez à votre rythme.

Depuis que nous circulons dans ces tubes de verre je me suis toujours refusé à toute nostalgie.

Nous nous étions battus pour que cela n'arrive pas et nous avons perdu. Quand les premières tempêtes de poussière se sont abattues sur la ville nous avons jubilé "Vous voyez ? Qu'est-ce qu'on disait ? Hein, on n'avait pas raison ?"

Nous avons été stupides jusqu'au bout, au point de nous réjouir du pire juste pour prouver que notre combat était juste.

Aux premiers vents de sable nous avons juste ri.

Les verres épais tissent un rideau jaunâtre entre notre monde et l'autre, celui d'avant.

Aujourd'hui je me suis décidé – je me dis que c'est par ennui – à entrer dans ces paradis artificiels.

Ils appellent ces lieux "Centre de récupération et d'harmonisation".

Depuis que je pédale je suis allégé de plusieurs billets. Au rythme lent de mes jambes ankylosées s'écoule un ruisseau, entre des fûts de hêtres et de bouleaux. L'eau susurre des mots doux et les feuilles se jouent des rayons qui parfois m'éblouissent. Je n'ose pas lever la tête de crainte de

retrouver les éclats ocre qui avaient failli m'étouffer lors de la première tempête. Mes anciens compères militants se sont fait happer par cette supercherie. Je n'y céderai pas. J'ai presque envie de rire. Tout est si "fleur bleue", mièvre. Le chant des oiseaux, le froufrouement des branches, les parfums de violettes. Je me dis juste qu'ils y ont mis le paquet.

Dans un vallon moussu s'égaillent des culs blancs de lapins et d'affriolantes biches. La terre humide me rappelle d'autres émois d'adolescent dans des parcs de fortune où l'amour était volé plus que donné. Pour un peu je chavirerais mais je suis résolu : pas de nostalgie.

La lumière se rallume si brutalement dans ma cage à rêves que je pousse un cri. Un employé accourt et me rassure avec des mots appris aussi suaves que la gélatine de mon périple en forêt d'images. J'ai envie de le frapper. Je ne remercie pas je fuis. Et je bute encore et encore contre les parois tièdes qui circulent bifurquent sinuent. Vaste réseau veineux d'une ville engloutie sous les scories. Les enfants ne frappent pas aux vitres de ce zoo dont nous sommes les reclus. Leurs parents honteux et graves les tirent les poussent. Drôle de troupeau.

À l'angle des tubes 128 et 129 j'ai buté contre un manteau de laine usé. Gislaine a perdu le goût de rire ; elle sourit à peine. Elle m'embrasse sur la joue et me murmure "J'ai peur". Nous avons eu ensemble des journées et des nuits d'affolements, de fous rires et de larmes. Sous sa tignasse rousse je cherche un instant ses yeux de chatte sauvage. Ses paupières tombent un peu et des cernes marquent son visage. Sa bouche frémit "Tu avais

tellement raison !" puis elle se rue dans la foule et disparaît. Je regarde sa chevelure avalée par toutes ces têtes baissées, ces chapeaux inutiles, ces foulards de pénitents. Gislaine avait fleuri notre groupe. Le jour où ils nous ont enterrés pour que nous ne soyons pas ensevelis, elle a pleuré sur mon épaule puis elle a pouffé sous mes caresses. Au matin elle a collé sa bouche à la mienne puis a couru dans l'escalier en lançant des baisers de star.

J'ai cru deviner la forme élancée d'un tronc ; le vieux platane contre lequel nous pissions nos beuveries ressemblait à celui-ci et à tous ceux que l'on a vus crever en maudissant les incompetents qui nous avaient menés à la grande catastrophe annoncée. Les tubes où nous déambulons tous longent d'anciennes avenues. J'en ai épluché de ces larges feuilles presque craquantes pour ne garder que les nervures... Ils ont tous disparu sauf celui-ci. Le nez collé à la vitre comme un gosse je devine ses écailles brunes qui lui font des auréoles sur la robe ; l'anneau de métal dont il ne pourra jamais s'arracher est déjà recouvert d'une couche de sable. Ses branches brisées s'affalent le long du tronc. Seul survivant, bras ballants. Gislaine m'a surpris à rêvasser. Je reconnais d'abord son parfum puis la chatouille de ses cheveux contre ma nuque. Collée à mon dos je la sens grelotter. Elle m'enlace "Pardon". Sa voix est grave presque sourde. Main dans la main nous remontons le tube 129 puis nous tournons dans le conduit 83 - les conduits ne laissent le passage qu'à une personne. Nous nous serrons chahutant à qui passera le premier pour finir lèvres jointes. Corps-à-corps malhabile. Nous transpirons à éplucher l'autre et son rire me surprend alors que mes mains pétrissent ses seins. Elle s'échappe encore. Je l'aperçois au loin vissée au sol dans une lumière presque solaire. Nous nous tenons l'un contre l'autre devant cet espace ouvert dont le plafond en voûte se recouvre de coulées de sable

jaunâtre. "Tu te rappelles cette place ? On venait y voir des feux d'artifice." Il émerge de la poudre quelques colonnes. Combien je ne sais pas.

Gislaine ne répond pas mais elle a retrouvé certains de ces gestes qui agaçaient mon désir. Elle accroche une mèche derrière l'oreille où pend une boucle en forme de poire, s'appuie lourdement sur mon bras, frotte son front sur mon épaule. Féline jusque dans son absence de sourire. À la soutenir ainsi je me souviens de ses étudiants qui s'impatientsaient de la voir écrire tout en haut du tableau des équations auxquelles je ne prêtai attention que pour les doigts qui tenaient la craie. Eux guettaient dans un éclair la chair de sa cuisse, l'arrondi de son mollet jusqu'à ce que ses yeux les étourdissent et que sa voix détourne les regards vers les livres et les feuilles dans un froissement un peu affolé.

"Combien de colonnes Gislaine ?"

Ses yeux semblent s'appliquer, cherchent pendant que ses lèvres murmurent d'étranges litanies de nombres puis ses yeux s'engourdissent, son visage s'éteint. "Ça change tout le temps." Sa voix est à peine audible. Son corps s'amollit et s'effondre. Je la porte à demi au-delà du tube 131 vers son appartement.

Les portes des immeubles ont été encastrées dans les tubes de verre mais quelques grains de poussière parviennent à passer. Mme Édouard, la concierge, s'en plaint quand nous passons devant son balai. Les marches crissent un peu. Les néons rendent Gislaine encore plus transparente. Je la gifle. Sa tête retombe sur mon épaule.

Dans le salon impeccablement rangé les fenêtres murées ne laissent rien filtrer. À la lueur orangée du plafonnier Gislaine semble reprendre des couleurs. Elle ouvre des yeux opaques de poupée de porcelaine sous mes caresses. "Laisse-moi maintenant je vais dormir."

Je suis retourné au centre de récupération et

d'harmonisation. Plusieurs fois. J'ai eu honte. Puis impossible de ne pas y passer une fois par semaine, une fois par jour non deux. Gislane a disparu.

Il est pourtant si facile de se croiser dans ces tubes où nous errons tous d'un point à un autre sans comprendre le sens de nos trajectoires. Le monde se laisse engloûtir. Le niveau de poudre grise la nuit, ocre le jour monte toujours. Des panneaux électroniques nous révèlent ce que nos corps ont oublié : la température, le jour et l'heure, des conseils d'hygiène. Quand je croise un ancien compagnon nous baïssons les yeux et faisons mine de ne pas nous reconnaître.

Pourtant Firmin, avant-hier, m'a souri. Il venait pédaler au centre. Nos voix étaient nouées, perdues au fond d'un corps qui ne se reconnaissait pas. Nous nous étions si souvent affrontés de chaque côté d'une table couverte de taches de vin de verres remplis sitôt vidés, de miettes de pain et de charcuterie avalée avec goinfrerie. Dans un nuage de fumée nos voix déraillaient et se fouettaient. L'odeur des plats réchauffés et du tabac empoissait nos vestes et nos écharpes.

Firmin m'a tendu la main ; je l'ai serrée mollement. Nous sommes restés un long moment à observer les micas pétiller au bout de nos chaus-sures.

"As-tu vu Gislane ?" Il n'a pas eu l'air surpris et m'a dit en fixant à nouveau ses souliers "Elle est sortie".

Chacun avait appris ce que signifiait "sortir" dans cette architecture de termite.

Ce matin j'ai programmé "la ville avant". J'ai coché tous les paramètres son, odeurs et parfums. Dans une lumière d'été j'ai longé l'avenue Maubert, emprunté les ruelles encombrées de poubelles et de jouets d'enfants. J'ai regardé mon reflet dans les vitrines. Je n'ai surpris que le regard des mannequins de cire. Personne. Pas un clochard, pas un gamin jouant dans le square proche. Personne, personne. J'ai débouché sur la place. C'était bien la même, celle des feux d'artifice. Mais il n'y avait pas la moindre colonne. J'en ai fait le tour encore et encore de plus en plus vite comme si cette persévérance pouvait les faire apparaître. J'ai dû m'évanouir. Je me suis réveillé dans mon lit. Qui m'y a porté ? Qui connaît mon nom et mon adresse ?

La fièvre me cloue au lit depuis des jours. Juste la force d'aller boire un verre d'eau. La poussière doucement se dépose sur les meubles. Mes doigts écartés se sont imprimés sur la table où j'ai repris équilibre ; mes pas sur les tapis et le parquet du couloir. Dans un sursaut j'ai secoué frénétiquement ma couette. La poussière soulevée m'a étouffé. Après une épuisante quinte je me suis assoupi.

Dans un rai de lumière j'ai cru voir l'ombre de Gislane les bras ballants, des auréoles sur sa robe et un sourire de fillette que je ne lui connaissais pas.

